

Sur une épithète du Mannyôshû, recueil des premiers poèmes du Japon

Près de chez moi, de l'autre côté de la rue, à Tokyo, fait pignon une vieille école maternelle. Il y a bien longtemps, les petits écoliers gardaient un coq, qui avait la fâcheuse habitude de chanter inopinément, voire, un peu trop tôt le matin. J'étais souvent réveillé, bien avant l'aube, par son chant criard, strident, perçant.

Né dans un petit pays de province du nord, je devais avoir maintes fois entendu le chant matinal du coq, mais je ne savais pas que le coq n'avait pas l'habitude de chanter au moment de l'aube, mais bien plus avant.

Kakinomoto-no Hitomaro (autour des années 700) est le premier poète qui ait employé dans ses poèmes une épithète désormais célèbre: *tori-ga naku (azuma)* « (le pays de l'est) au coq chantant » (poème 199). [*tori*: « oiseau, coq », *-ga* : particule nominative, *naku* : « chanter », *azuma* : « est », homonyme de « mon mari »]. D'après le *Catalogue de tout le lexique du Mannyôshû* (Masamuné Atsuo), cette formule sert, dans tous les volumes du *Mannyôshû*, neuf fois d'épithète pour le mot *azuma* (est).

Le *Dictionnaire du Mannyô* de Sasaki Nobutsuna (1941) en donne l'explication suivante: « que le coq chante à l'aube ; on ignore la raison de son application à *l'est* ; plusieurs hypothèses dont la première : employée pour la voyelle *a(zuma)* parce que le coq chante à l'aube (*aka-toki* « temps de lumière ») (d'après Kamono Mabutchi), la seconde: résultant du croassement du corbeau qui fait *-aa-* (Ueda Akinari). L'auteur de ce commentaire cocasse raille manifestement la supposition un peu trop sérieuse de son maître (Kamono Mabutchi), la troisième: s'applique à *l'est* (*azuma*) du fait que la femme réveille son mari (*azuma*) au *chant du coq* (Kamotchi-no Masazumi). De ces trois, c'est de toute évidence la troisième qui est la plus raisonnable.

L'hypothèse, selon laquelle cette formule est née du fait que le parler des gens de *l'est* se perçoit comme le piaillage des poules, est émise par le Dr. Ôno Susumu. C'est son opinion un peu curieuse, voire saugrenue, qui est la seule façon d'expliquer la mise en place de cette épithète que retienne le *Dictionnaire d'ancien japonais* (éd. Iwanami), l'un des dictionnaires d'ancien japonais à usage scolaire.

Ce dictionnaire, édité par la maison la plus prestigieuse du pays, fait autorité. Le Dr Ôno est connu pour son « origine tamoule » de la langue japonaise. Il définit cette épithète de façon suivante : « s'applique au toponyme *Azuma* “pays

de l'est" parce qu'on comprenait si mal le parler de l'est qu'on le comparait au chant du coq ».

Après avoir exposé dans notre récent petit livre : *Nihongo-ha doko-kara umareta-ka* « D'où est née la langue japonaise » (Tokyo, 2005), nos idées sur le vrai sens de cette épithète, nous allons essayer d'en examiner de nouveau le contour d'un autre point de vue.

La lecture des deux caractères 鷄(coq)鳴(chanter) en *tori-ga naku* est légitimée par une notation phonétique de la formule par cinq caractères chinois 等里我奈久 rendant autant de syllabes: *to-ri-ga-na-ku* (poème 4131).

L'utilisation de ces caractères phonétiques au lieu des deux simples: 鷄鳴, semble témoigner d'un ton persifleur de ce poème. Il s'agit d'un poème satirique adressé par *Ootomo-no Ikenushi*, préfet du pays Etchizen (département de Fukui actuel), à son cousin *Ootomo-no Yakamotchi* (compilateur du *Mannyôshû*), homologue en poste à ce moment-là dans le pays voisin de Ettchû *Azuma* (département actuel de Toyama, à l'est du pays Etchizen).

Toriga-naku azuma-wo sasite husaesini ikamu-to omoedo yoshimo sane-nashi. (Souhaitant aller chercher fortune à Azuma au coq chantant, je n'ai ni prétexte ni moyen) : Ici, le sens de la formule *husaesini* est obscur.

Un préfet, à cet époque, aurait pu s'inventer, quoi que ce soit, un prétexte pour se faire payer un voyage aux frais de la princesse. Son cousin, aussi coquin que lui, ne retient pas dans le Recueil sa réponse probablement du même ton, en disant qu'elle est perdue. Redoutait-il quelque inspection des finances de la part du gouvernement? Plus tard ce dernier a été accusé (à tort?) et condamné de complicité à un complot politique. On ne badinait pas avec le gouvernement de l'époque.

Il est loisible de voir dans cet échange de lettres poétiques un brin d'ironie ou de raillerie à l'encontre du pays de l'est où résidaient ces deux préfets envoyés du centre.

L'unité de deux caractères 鷄鳴 autorise généralement en japonais, en dehors de *tori-ga naku*, plusieurs lectures: *tori-no naku* (attestées dans plusieurs versions anciennes: lecture qui nous semble plus naturelle), *tori-ha naku* et pourquoi pas *tori naku* sans intervention de particules casuelles telles que *-ga*, *-no*, *-ha*. La formule *naku-tori-no (azuma)* est également loin d'être impensable. Cette lecture (*naku-tori-no*), qui nous apparaît la meilleure en ancien japonais standard pour 鷄鳴, est attestée au moins dans quatre versions du *Mannyôshû* pour trois poèmes (382鷄之鳴, 1800鳥鳴 en deux versions, 1807鷄鳴). Depuis

le milieu de l'époque Héian, on compte plus d'une trentaine de versions du Recueil. Chaque version adopte la lecture plus ou moins différente des caractères chinois utilisés pour la transcription du japonais. La lecture: *kaké* (vieux terme pour coq)-*wa naku* est dans le poème 2800. Au poème 105, 鷄鳴 se lit *aka-toki* « aurore ».

La particule nominative-génitive *ga* est, suivant nous, une transformation postérieure de l'ancienne particule génitive-nominative *na* (mi-*na*-to « lieu d'eau, port », ma-*na*-ko « petit d'oeil, pupille, oeil », ta-*na*-gokoro « coeur de la main, paume »). Elle est donc tardive par rapport à la particule *no*, celle-ci est en alternance vocalique avec *na*. Pourquoi alors cette épithète est-elle toujours lue et comprise en *tori-ga naku* (au lieu de *tori-no naku*) et le sens en est-il : « qu'on comprenait si mal qu'on le comparait au chant du coq » ?

Il est connu en effet, comme le dit le Dr. Ôno, que les anciens avaient recours, pour qualifier une langue qu'ils ne comprenaient pas, à une métaphore du piaillage des oisillons ou du jacassement des pies-grièches. L'expression 鳥語 (langage des oiseaux) se trouve dans un livre d'histoire de Chine : 後漢書 (*1), alors que la métaphore 缺舌 (langue des pies-grièches) était sortie de la plume du philosophe 孟子 (*2). D'autre part, la formule 鷄鳴 se trouve dans un écrit de 岑參 (*3) qui correspond à peu près à la période de la confection et de la compilation des poèmes recueillis dans le Manyôshû: 鷄鳴紫陌曙光寒 « le coq chantant à l'aube, l'aurore est glacée ». Beaucoup plus ancienne est la formule 鷄鳴 qui est attestée à plusieurs reprises dans le 詩經 (*Shijing*), premier recueil en chinois des vieux poèmes qui remontent au Xe siècle avant notre ère, c'est-à-dire, à trois mille ans. Un exemple de 鷄鳴 se traduit par « le coq a chanté (C'est le matin) » ; un autre exemple 女曰鷄鳴 par « la femme dit : le coq chante (c'est le matin) ». Elle dit cela pour réveiller son mari qui doit se lever pour partir à la chasse matinale, mais qui dort encore à ses côtés.

Pour toutes ces occurrences de 鷄鳴 concernant le chant du coq, il s'agit d'un petit instant juste avant le point du jour, car, dans le dernier exemple, le mari répond en demi-sommeil à sa femme qu'il fait encore nuit et que ce n'est pas encore le moment de se lever.

L'usage de ces 鷄鳴 dans la littérature chinoise ne connote en aucune manière un langage quelconque ni, par surcroît, incompréhensible des habitants de l'est. Sur la terre, sauf dans les régions polaires, le soleil se lève à l'est. Le jour pointe de l'est. Le chant du coq annonce ce point du jour. Même endormis dans les ténèbres, il nous met en contact inconscient avec l'est d'où vient la lumière, avec la direction qui blanchit (*albet*) et s'éclaire. Il nous est loisible de nous figurer que l'image est partout pareille dans le monde depuis des temps

immémoriaux, du moment que les poules ont commencé avec les coqs à picorer auprès des humains.

L'image du jour qui pointe, liée à la direction de l'est, est ainsi pérennisée par 鷄鳴 (au coq chantant) chinois.

Il n'est pas probable que, créateur de cette épithète japonaise *tori-ga naku* « au chant du coq », *Kakinomoto-no Hitomaru*, habitué comme devait l'être un haut fonctionnaire de l'époque aux oeuvres littéraires en chinois (au moins au *Monzen* "extraits littéraires") amenées par les boursiers japonais en Chine, ait ignoré ce correspondant littéraire chinois de l'époque. En reprenant ce cliché, il n'aurait pas du tout pensé à un langage mal dégrossi, mal articulé qu'aurait été (mais qui pourrait le croire ?) le parler des gens de l'est, c'est-à-dire, de la province.

L'élément *usâh* (*4) du mot védique *usâ-kala* « coq » veut dire « aurore ». Il est étymologiquement lié avec le grec ἠώς, le latin *aurora*, signifiant dans ces deux langues « aurore, levant, est » et le français *est*, l'anglais *east*. Le proto-indo-européen *h₂w-s-os (h₂ est une laryngale avec la coloration vocalique a), qui aurait précédé *âusôs* > ἠώς en grec, indiquerait de quel côté il faut fouiller pour trouver la vraie étymologie encore inconnue du mot clé japonais *asa* « *mane*, matin » qui partagerait la même provenance avec *asu*, *asita* « *de mane* ».

L'autre élément *kala* de *usâkala* « coq » est lié avec le verbe grec καλέω « appeler ». *Usâkala* est donc « (oiseau) qui appelle l'aurore ». Un instant de ténèbres profondes juste avant l'aube se dit en français: *au chant du coq*, *au coq chantant*. Ces expressions imagées auraient été d'usage fréquent dans un temps révolu de France. Elles avaient le même profil que celui représenté par une scène de vie matinale des paysans de la Chine ancienne. Comment l'épithète japonaise aurait-elle pu être née loin de ces sentiments universels ?

鷄鳴 (*tori-ga naku*), *usâkala*, *au coq chantant* : toutes ces expressions vieilles de trois mille ans en Chine ainsi que dans le monde indo-européen ne manquent pas d'évoquer la direction d'où se lève le soleil, c'est-à-dire, l'est. Or cette belle image universelle a fini par revêtir au Japon une bien étrange couleur. Pourquoi?

Les hauts fonctionnaires, préfets envoyés en province, qui ne pensaient qu'à regagner le plus tôt possible leur lieu d'origine, voire, le centre du pays, le pouvoir du centre. Les citadins, persuadés que les provinciaux, sans exception, avaient une folle envie de monter à la capitale censée opulente. Les intellectuels, qui ne s'étaient jamais interrogés sur la monstruosité du terme de *Seii tai-shôgun*: « Grand Général *Seii*, dompteur des *barbares de l'est* » et qui

persistaient à croire, soit paresse ou ignorance, que les Aïnous, voire les gens de l'est en général, étaient des indigènes farouches et incultes, incapables de parole décente, ou même indignes d'apprendre la langue impériale.

L'aïnou, une des grandes langues de Jômon qui a eu cours longtemps et glorieusement, non seulement dans Hokkaidô mais encore dans presque tout l'archipel, n'a pu survivre à ces regards malsains des nouveaux venus qui s'étaient emparés du centre.

Pour réorienter la problématique de la provenance de la langue japonaise, en lien extérieur évident avec l'aïnou et avec d'autres langues eurasiatiques, ne faut-il pas contourner ce nouvel impérialisme intérieur et mesquin?

Notes:

(*1) le *Livre de la dernière dynastie Han*, aux Ier et IIe siècles de notre ère.

(*2) Mencius, de la fin du IVe siècle avant notre ère, il est, avec Confucius du siècle précédent, un des deux semi-saints de la sagesse antique.

(*3) (Shinjin), poète du milieu de l'époque de la dynastie Tang (de 618 à 907).

(*4) Jean-Pierre Levet m'a signalé un vieux mot grec qui signifiait le coq: ἠϊκανός "celui qui chante à l'aurore". L'élément ἠϊ- (datif-locatif de ἠώς) pourrait remonter, d'après le dictionnaire Walde-Hofman: *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, au radical *âusi-. Cette forme approcherait, plus que *usâh* védique, de notre radical "as" tiré de *asa / asu / asita*.

(le 23 février 2006 à Limoges)